

bien sûr ! et il n'y a plus qu'à nous envelopper de notre manteau pour tomber décemment ! Je sais que plusieurs prétendus prophètes l'affirment ; on dirait qu'ils ont assisté au Conseil où la divine Providence a prononcé que nous devions mourir, et ils se sont charitablement chargés de nous en avertir pour nous donner le temps de mettre ordre à nos affaires. Pour nous qui n'avons pas eu ces révélations particulières, nous pensons, avec le poète grec, « que l'oracle le plus sûr est de combattre pour la patrie. » Nous nous rappelons qu'un texte sacré proclame les nations *guérissables* ; et, quelque douloureux que soit le présent, quelque menaçant que soit l'avenir, nous croyons que l'*espérance* est une vertu aussi bien pour les peuples que pour les individus.

Un homme illustre dont la mort récente est une grande perte, un homme aussi savant, aussi bon et aussi sage qu'on puisse l'être, Ozanam, pour tout dire en un mot, l'admirable Ozanam que nous pleurons, que nous invoquons presque, a écrit deux beaux et solides chapitres sur *le progrès dans les siècles de décadence* (1). Là, après avoir établi philosophiquement et théologiquement la doctrine du progrès comme l'entend le Christianisme, il la confirme *a posteriori* par l'histoire des siècles les plus sombres du moyen âge, de ceux où toute lumière semble éteinte, toute justice étouffée, où l'œil effrayé ne voit que des ruines. Ces ruines, M. Ozanam ne les conteste pas ; il les montre accumulées à l'entrée de trois périodes principales qui sont comme les actes de ce drame sanglant ; mais, sous chacune de ces décadences, il nous fait voir bientôt « un progrès que le Christianisme assure, qui s'accomplit obscurément, sourdement, et pour ainsi dire par des voies souterraines ; jusqu'à ce qu'il se fasse jour et éclate enfin dans une plus juste économie de la société, dans une plus vive lumière des esprits. » Même dans ces époques de désordre qui sont les maladies de ce grand être collectif appelé l'humanité, « Dieu laisse les personnes maîtresses de leurs actes, mais il a la main sur les sociétés, il ne souffre pas qu'elles s'écartent au delà d'un

(1) *Le Correspondant*, vol. XXX, p. 257 et 321